

Il se tordit les mains.

Ses yeux se tournèrent de nouveau vers Jeanne ; les ombres des loups, rendues gigantesques par l'effet du soleil couchant, dépassaient de la tête les pieds alourdis de la jeune fille.

Deux fois il porta son arquebuse à l'épaule. . . . , mais la laissa retomber. Il espérait que Jeanne, en fuyant, se rapprocherait de la rivière, et une espèce de fatalité poussait la jeune fille à s'en écarter, bien qu'elle dût traverser le pont pour entrer au château.

Le ridder de Rakenghem, laissant tomber ses bras, vit bien alors que tout était perdu, et il s'écria dans un naïf et profond désespoir :

— Hélas ! je passerai ma vie seul, car ma fiancée va être mangée des loups !

Mais l'homme qui, en chantant à genoux le *de profundis* devant soixante bouches à feu tournées contre lui, déchargeait encore son arquebuse sur les ennemis, ne devait point renoncer à sa tâche. Le ridder de Rakenghem possédait ce patient courage qui poursuit son œuvre, même quand le dernier rayon d'espoir s'est éteint.

Il prit sa course vers le pont.

La pauvre Jeanne, comme une biche percée au flanc, perdait ses forces de minute en minute. L'ombre des loups grandissait devant elle, et leurs grognements d'impatience redoublaient à mesure que l'instant de la curée approchait.

Une sucur glacée couvrit le front de Jeanne, elle tourna un œil fixe et horriblement ouvert du côté de la grille du château et se rapprocha instinctivement des rives de l'Agache. Un pont s'offrit devant ses pas, elle le traversa.

Les loups redoublèrent de vitesse, et craignant sans doute que leur victime ne leur échappât, ils sautèrent par dessus l'Agache pour abrégier le chemin. Jeanne tourna involontairement la tête et les vit efflanqués et nerveux, grands comme des ânes, bondir à trois pas de distance. Elle poussa un cri, heurta contre le seuil de la grille et tomba en embrassant les barreaux. Ses yeux se fermèrent, elle sentit des griffes ardentes déchirer sa robe, mais soudain un coup de feu retentit et l'un des loups roule blessé à mort, tandis que l'autre s'enfuyait en hurlant.

Bien que la gueule du loup touchât déjà la gorge de Jeanne, la main du ridder de Rakenghem n'avait pas tremblé ; il avait atteint le crâne de l'animal.

Quand Jeanne reprit ses sens, elle était soutenue par son fiancé. Le loup, déjà mort, gisait sanglant à ses pieds.

— Merci, ridder ! lui dit-elle en pressant sa main large et nerveuse. Vous m'avez sauvé la vie.

Elle ouvrit lentement la grille et la referma sur elle. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et, fixant sur son fiancé un regard plein de reconnaissance et de douleur, elle lui dit :

— Ridder il ne faut plus venir au château de Brunemont. . . .

En achevant ces mots, elle s'enfuit et disparut derrière les arbres de l'avenue.

Le ridder de Rakenghem resta un instant debout collé contre la grille dans une stupéfaction profonde. Mais comme la nuit venait, il mit son arquebuse en bandoulière. Il reprit tristement le chemin du Forestel, se demandant en quoi il avait pu déplaire à Jeanne et pour quel motif elle l'engageait à ne plus venir au château de Brunemont.

IV.

L'ABBESE.

Jeanne, en rentrant au château, se jeta dans les bras de son frère et lui raconta les événements que l'on vient de lire ; mais à certain point de son récit, elle se pencha vers l'oreille de Jean de mon Mirel et lui parla à voix basse. Cette confidence parut faire sur lui la plus vive impression, c'était un sentiment de bonheur auquel se mêlait quelque regret.

— Songes-y bien, dit-il, tu pourras t'en repentir, et peut-être trouverait-on moyen de te dispenser. . . .

— A quoi bon ? interrompit Jeanne avec un doux et mélancolique sourire. Mon frère, êtes-vous aveugle, et ne voyez-vous donc point sur mon visage des traces qui ne présagent rien d'heureux ? . . .

Elle crut en avoir trop dit, et s'enfuit dans sa chambre où elle se coucha, brisée par les horribles émotions de cette journée.

Jean de mon Mirel demeura consterné.

— La volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-il.

Il était de ces hommes qui s'abandonnent aux ordres de la providence, convaincus qu'elle veille paternellement sur nous. Quand la souffrance présente était trop vive, il avait recours à la prière, source profonde d'où jaillissent les consolations.

Le lendemain matin il sortit pour s'en aller à la tour du Forestel. Son front était chargé de rides comme lorsqu'on va porter un triste message à un ami.

En franchissant la grille de l'avenue, il vit à terre le cadavre du loup hideusement contracté par la mort, et frissonna en pensant au péril qu'avait couru la pauvre Jeanne.

Un bruit de pas lui fit relever la tête, il vit le ridder de Rakenghem, dont le visage, ordinairement ouvert, était alors sombre comme une nuit de décembre. Ses traits offraient un mélange de tristesse amère et d'anxiété douloureuse.

— Salut, ridder, dit Jean de mon Mirel en lui tendant la main. J'allais précisément à la tour du Forestel pour vous voir.

— Et moi, répondit le ridder de Rakenghem, je venais au château de Brunemont.

Et il avança le bras pour ouvrir la grille ; mais Jean de mon Mirel l'arrêta, et lui saisissant la main :

— Ridder, lui dit-il, n'allez pas plus loin, je sais pourquoi vous venez.

— Si vous le savez, dit le ridder, à quoi bon m'arrêter ?

— C'est pour vous épargner une entrevue douloureuse.

Le fiancé de Jeanne tressaillit, et Jean de mon Mirel reprit avec émotion :

— Monsieur le ridder de Rakenghem, Jeanne n'oubliera jamais que vous lui avez sauvé la vie, et moi, que je vous dois une sœur. Votre nom sera toujours prononcé dans nos prières comme celui d'un bienfaiteur. . . .

— Où en voulez-vous venir ? interrompit le ridder alarmé par ce préambule.